

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE

<i>La Centralisation et les petites Chapelles musicales (suite)</i>	SÉVÉRAC.
<i>Vies parallèles des grands musiciens contemporains</i>	J. D'UDINE.
<i>A propos de la reprise d'Iphigénie en Aulide</i>	PAUL JEDLINSKI.
<i>Les Grands Concerts (Colonne, Lamoureux)</i>	Jean D'UDINE.
<i>La Quinzaine musicale :</i>	
Concerts Sechiari, Concerts Touche, Quatuor Capet, Audition des envois de Rome.	
A la salle Pleyel : Musique ancienne et moderne pour harpe.	
<i>Concerts divers.</i>	
Concerts Engel-Bathori.	
<u>Le Mouvement musical en Province et à l'Etranger :</u>	
<i>Lettre de Munich</i>	WILLIAM RITTER.
<i>Correspondance de : CONSTANTINOPLE.</i>	
<i>A travers la presse.</i>	
<i>Concerts annoncés.</i>	
<i>Échos et Nouvelles diverses.</i>	
<i>Bibliographie</i>	JEAN D'UDINE.
<i>Nouveautés musicales.</i>	

L'étude sur la Centralisation musicale, que nous publions en ce moment, a été écrite par M. Déodat de Sévérac il y a plus d'un an déjà. Elle fut présentée par lui, l'an dernier, comme thèse de fin d'études musicales, à M. Vincent d'Indy, qui l'approuva pleinement.

Nous croyons devoir préciser ces deux points, afin de bien établir que ce travail est antérieur à d'autres articles publiés récemment sur le même sujet, et d'affirmer aussi, une fois de plus, le libéralisme d'un Maître que ses détracteurs (même certains disciples maladroits) s'efforcent de dépeindre comme un étroit sectaire.....

N. D. L. D.

La Centralisation Et les petites Chapelles musicales

(Suite)

II. LES INDÉPENDANTS

Nous les désignons sous ce titre par opposition aux « officiels » avec lesquels ils n'ont aucuns rapports ni aucunes affinités; mais en réalité ils seraient mieux nommés : les « pseudo-indépendants » car s'ils sont vierges de la tutelle de l'Etat, ils ne sont nullement à l'abri des influences d'un certain public parisien, le public le plus raffiné il est vrai, mais non le moins tyrannique...

En abordant cette partie de notre étude nous nous rendons compte de la difficulté de notre tâche... Le terrain est brûlant!..., il faudrait le fouler en glissant comme l'ombre d'une fée. Hélas ! le destin nous a condamnés aux lourds sabots rythmeurs de bourrées ! Mais une chose fera pardonner notre gaucherie ; c'est la sincérité des opinions que nous formulerons et la sainteté de la cause régionaliste que nous essayons de défendre.

Les Indépendants (ou si vous préférez les pseudo-indépendants) célèbrent leur culte en un temple nommé la « Société Nationale de Musique ». L'évangile que l'on y prêche depuis trente-cinq ans environ a eu une heureuse influence sur la musique contemporaine. La « Société Nationale » a enseigné la probité artistique, le mépris du vulgaire, l'horreur du cabotinisme mais elle n'a donné naissance à aucun courant régionaliste sérieux, rôle auquel elle semblait destinée par son indépendance même et par son respect des grandes traditions de l'Art.

La cause en est aisée à découvrir et pour la connaître entrons dans le Temple.

La cérémonie vient de commencer. Les fidèles sont à genoux devant le chœur où trône, radieusement, la statue de l'« Art pur et désintéressé ». Tous adorent ce Dieu et communient en lui. Mais soudain des voix de prêtres se font entendre des deux côtés du transept. Aussitôt les fidèles se partagent en deux groupes et se rassemblent autour des deux chapelles latérales.

Dans la chapelle de droite, le prédicateur est une sorte de moine du moyen âge ; sa parole bien ordonnée est ferme et douce à la fois ; il enseigne les grandes traditions classiques et la nécessité d'une « discipline sévère » dans la réalisation des œuvres. Il dit que l'Art peut et doit progresser éternellement sans sortir de la voie que les grands maîtres lui ont tracée. Quelques-uns de ses jeunes adeptes et ses détracteurs me semblent le comprendre assez mal car, à peine a-t-il fini de parler, que les premiers essayent d'élever sur l'Autel la statue d'une muse bizarre « La Musique horizontale ». Sur le socle de la statue on lit ces mots gravés en lettres gothiques : « Unum solum, necessarium, contrapunctum ». Quant à ses détracteurs ils ne l'ont pas compris davantage : ils le croient sectaire, rétrograde, et prêt à toutes les inquisitions contre les « novateurs » !

Ni les uns ni les autres ne nous semblent avoir senti tout ce qu'il y avait de grandeur et de libéralisme dans sa doctrine. Ils ont été frappés non par l'esprit mais par la *lettre* et ils ont tiré de ses discours cette conclusion un peu étroite : que la tradition classique se résume en quelques procédés d'écriture contrapontique, de combinaisons de thèmes soumises à des lois tonales déterminées et constantes et que hors de ces procédés il n'y a point de salut. Le maître leur a montré la beauté architecturale des œuvres classiques et la logique de leur ensemble et ils ont compris que le classicisme était tout dans la *forme* et même dans une « certaine forme » définitive et intangible à jamais...

Le prêtre qui officie dans la chapelle de gauche parle avec élégance et avec charme. Il cause plutôt qu'il ne disserte. Il a tour à tour l'esprit raffiné d'une attique et la grâce d'un abbé de cour.

C'est : « l'amour de la musique pour la musique » qu'il enseigne et il a dans la voix des accents pathétiques, parfois sublimes, toujours charmants et délicieux. Ses eunes adeptes et ses détracteurs me semblent le comprendre bien mal aussi !! Les

premiers dressent sur l'autel la statue d'une autre muse non moins bizarre que celle d'à-côté : « La musique verticale ».

Sur le socle de la statue flamboie cette devise en caractères modern style : « Nihil nisi Harmonia prodest ».

Ses détracteurs s'en vont assez irrités et clament partout qu'il veut livrer au bûcher tous les prophètes de la musique et qu'il prépare des générations d'anarchistes pour le seconder.

La cérémonie est finie. Les fidèles sortent et se répandent dans la ville.

Ils se retrouveront bientôt dans différents salons où l'on cause beaucoup (beaucoup trop) de musique. Dans ces salons, il y a parfois de jolies femmes et quelques hommes qui, pour n'être pas tous beaux, sont pire que de jolies femmes. Tous sont des « gens de goût ».

C'est là que le jeune musicien fait entendre ses essais ; c'est là que se liment les dogmes nouveaux et les axiomes momentanés, c'est là que se fourbissent les armes.

Il faudrait la plume d'un Labruyère pour esquisser les personnages qui évoluent dans ce milieu. Malheureusement Labruyère est mort et l'on voit, à nous lire, que nous n'avons eu aucune part dans son héritage.

Essayons pourtant, malgré nos pauvres moyens, de regarder à travers les vitres dorées de ces salons, qui sont comme les confessionnaux du Temple de l'Art, nous verrons rapidement que la pièce qu'on y joue est bien peu régionaliste ! — La maîtresse de la maison est une femme très « avertie », suivant le terme consacré, sur toutes les questions d'art et de littérature. Depuis les gestes naïfs des « primitifs » jusqu'aux quintessences des impressionnistes, tout lui est familier. Elle sait la beauté de la fugue et du canon à l'écrevisse ; le contrepoint, même le plus renversable, n'a aucun secret pour elle et elle a parfaitement conscience de la puissance sensorielle d'un accord de neuvième surtout quand un autre accord de neuvième le précède à propos.

Elle sait fort bien aussi que dans une sonate, une seconde idée qui se respecte doit être dans un ton voisin du ton initial et, suivant qu'elle est affiliée à l'une ou l'autre chapelle (les verticaux et les horizontaux) elle met à l'index ou délivre l'imprimatur.

Autour d'elle gravitent un certain nombre de satellites tout aussi « avertis » qu'elle-même et que l'on rencontre nécessairement à toutes les premières, à tous les vernissages et à quelque « Grand Prix ».

Suivant le vent qui se lève, leur navire cingle à droite ou à gauche, entraînant les naïfs ou les rusés compères, Il faut à cet auditoire très distingué un grand homme (ou un simple caudataire de grand homme) à découvrir et à élever. Il ne fera rien, il n'écrira pas un accord qu'il ne vienne aussitôt le soumettre à ses juges.

Lorsqu'il composera, il n'aura qu'une pensée : faire plaisir à ses amis. « Voici une harmonie qui charmera Mme X.... Voici un rythme qui séduira le vieux général Y... Voici un « pont » que M. X... l'ingénieur, trouvera parfait... »

A mesure que son nom se répandra dans la ville il devra redoubler de zèle à l'égard de ses protecteurs. Il devra produire beaucoup et régulièrement. Même s'il n'a rien de neuf ou d'intéressant à dire, il faut qu'il écrive ; il faut tenir le public en haleine. Gare à lui s'il se laisse oublier pendant quelques mois seulement ! Ses admirateurs

seront allés à d'autres, le vent aura tourné ; il sera mûr pour donner des leçons à domicile.

Le jeune musicien qui se laissera prendre aux « rets exquis des mondains » est tout aussi en danger que son frère le Prix de Rome.

Comme à lui, il lui est interdit de faire preuve d'une personnalité qui ne serait pas conforme à l'idéal de ce milieu de *déracinés* où la mode, le snobisme, l'excentrique ont le rôle prépondérant. Je sais bien qu'il y a parmi eux des gens de goût et des convaincus, mais ils sont en minorité et même chez ceux-là le *parisianisme* a fait son œuvre ; ils sont si vous voulez des *déracinés* supérieurs, mais des *déracinés* tout de même.

Le jeune compositeur se développera donc contre son instinct dans l'atmosphère d'un bouillon de culture ; il devra s'adapter à un sol auquel la nature ne l'avait souvent pas destiné. Peu à peu il rompra la chaîne des vieilles traditions qui l'unissait à ses aïeux et à sa région. Son plus grand désir sera bientôt d'être compté dans le « Tout-Paris » car, vous le savez bien, rester un provincial est le comble du grotesque...

En un mot pour être digne de ses tuteurs et faire figure dans le monde, il devra dépouiller son vieil homme ; puis il endossera un uniforme et il collera à son chapeau une étiquette qui indiquera ses tendances. S'il refuse de le faire, ses amis ou ses ennemis le feront pour lui. Il n'est pas permis d'être indépendant ou de suivre sa fantaisie à droite ou à gauche.

Sur un geste ou sur un mot, sur une forme employée par lui, il sera catalogué, sans recours, parmi les scholastiques ou les amorphes.

Il lui faudra prendre parti, même avec aigreur, dans les méchantes petites querelles de procédés qui divisent la jeunesse musicale actuelle et il ne portera un jugement sur les œuvres d'un confrère qu'avec un code à la main. Car toutes les animosités d'aujourd'hui se résument en une misérable question de procédés ! Harmonie ou Contre-point ! Horizontale ou Verticale !

A propos de ces tendances, quelques critiques, se souvenant sans doute des polémiques entre les Aristoxémiens et les Pythagoriciens, ont prononcé le mot d' « Ecoles ». Il nous semble que c'est un bien grand mot.

Le terme d'École exprime pour nous, au sens traditionnel : un groupement d'artistes autour de l'idéal *propre à une race, à une région déterminée*, idéal manifesté en des œuvres qui, tout en étant personnelles dans leur réalisation matérielle, possèdent un ensemble de qualités typiques issues de tendances esthétiques communes à tous par l'effet d'une origine commune. C'est dans ce sens que l'on a dit : l'École napolitaine, l'École de Florence, etc.

Les diverses « manifestations » actuelles ne nous permettent pas de nommer ainsi les petites chapelles où elles se produisent...

A part quelques très rares exceptions, on s'est écarté de cette belle tradition française dont Lully, Couperin et Rameau sont les Dieux magnifiques ! Cette simplicité de moyens, cette clarté de forme, cette verve si expressive, que nous tenions des Latins nos pères, ne suffisent plus à notre âme moderne compliquée et embrumée de philosophie germanique ou anglo-saxonne.

Au lieu d'aller boire aux sources naturelles qui abondent dans notre beau pays, au lieu de réchauffer leur cœur au bon soleil méditerranéen les jeunes musiciens vont promener leur muse au bord de la Baltique et à travers les steppes de la Russie.

Quant à leurs principes d'esthétique ils peuvent, comme nous l'avons dit, se résumer en quelques préceptes d'orthographe ou de rhétorique, ni plus ni moins.

Les uns (considérés comme les *avancés*) sont à la recherche du *curieux* et du *rare* et semblent ignorer que ce qui est rare aujourd'hui sera commun demain. Ils prétendent condenser le *charme* et la *distinction* en des agglomérations sonores dont l'effet est quelquefois juste et souvent exquis mais dont le champ d'action ne dépasse guère les centres nerveux... Ils tissent de précieuses soieries où se reflètent les gemmes. Ils brodent des vêtements merveilleux ; malheureusement il y a rarement *quelqu'un* sous ces étoffes.

Le détail ornemental qui n'est qu'un moyen est un but pour eux. Ils s'intéressent davantage à une feuille tournoyante qu'à la forêt agitée par le vent ; ils préfèrent un bijou de chez Lalique à la silhouette de quelque émouvant Canigou dressant son casque étincelant dans la lumière.

Pour eux, en résumé, l'art est comme pour Herbert Spencer : « Un jeu et rien de plus. »

Gardons-nous de les condamner ! Les milieux dans lesquels ils vivent, le séjour constant en une atmosphère surchargée de cet oxyde de carbone qu'est l'esprit parisien prédisposent peu à « voir de loin » et à sentir la sublimité des larges horizons. Il n'est pas surprenant qu'ils en arrivent à croire que la fiction est supérieure au réel, l'artifice à la nature...

Comment voudriez-vous que dans un tel état d'esprit ils puissent faire entrevoir à leurs auditeurs les « sereines régions où plane la beauté immense et nue ! »

Locke a dit justement : « *Nil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu* ».

Les autres (les réactionnaires suivant l'opinion des premiers) s'ils s'attachent peu aux effets de détail pensent à peu près exclusivement à l'effet d'ensemble.

L'architecture dans la musique n'est qu'un *moyen*. En vouloir faire la raison même ou le but d'une œuvre me paraît une erreur tout aussi fâcheuse que celle des « avancés » qui la traitent trop cavalièrement.

Certes l'équilibre doit régner dans un morceau de musique, plus que partout ailleurs peut-être, mais il faut bien d'autres choses...

C'est surtout dans la musique symphonique ou dans la musique de chambre actuelles que l'on voit les inconvénients de cet état d'esprit. Le thème « cyclique » apparaît généralement comme un véritable *sujet* de thèse de mécanique rationnelle, admirablement traité d'ailleurs, mais dont l'effet plastique est aussi cérébral que possible. Si les « avancés » prennent un réel plaisir aux chatouillements du nerf acoustique, ceux-ci chatouillent volontiers *l'entendement* d'auditeurs bénévoles et patients... Oh ! combien patients !!!

A force de *prévoir* (avec un plan d'une implacable logique) leur verve ou leur fantaisie me paraît s'anémier fortement. Pousser cet art là jusqu'à ces extrêmes limites me semble un abus de pouvoir ! L'ingéniosité y tient lieu d'*inspiration*, la raison remplace la sensibilité et la musique devient la victime d'une volonté de fer qui la soumet à mille tortures !

Comme il serait beaucoup plus simple de se laisser entraîner par la musique à travers champs en suivant son caprice ! Cela n'empêcherait nullement le cavalier d'avoir ses rênes en main et d'éviter ainsi les chutes malheureuses...

Je sais bien que pour les musiciens en question la *musique pure* ne doit rien exprimer en dehors de « la beauté des proportions » et qu'elle doit se suffire à elle-même sous peine de tomber dans la « littérature » ou « le pittoresque ».

Flaubert a dit quelque part : « Un vers bien fait qui ne signifie rien est supérieur à un vers moins bien fait qui signifie quelque chose ». Je regrette de ne pas partager l'avis de ce grand homme (qui à l'occasion maniait fort bien l'ironie) mais il me semble que le premier devoir d'un artiste est d'exprimer une *idée* ou de l'évoquer, suivant qu'il est poète ou musicien. Si la musique n'est pas capable de nous élever au-dessus des sons elle est inutile ; elle n'est qu'un jeu, physique pour les uns, intellectuel pour les autres, mais un simple jeu.

Il nous semble que c'est la rabaisser que de vouloir lui faire jouer un tel rôle. La musique peut et doit exprimer plus qu'aucun des autres arts, tout ce qu'il y a de profond et d'éternel dans les sentiments humains aussi bien la douleur que la joie. — Et par parenthèse elle aurait assez besoin de s'égayer un peu car depuis quelque temps...

L'œuvre musicale ne peut s'imposer à l'auditeur ni par son plan ni par sa méthode d'écriture mais par les sentiments qu'elle fait naître en nous. Une œuvre qui ne s'élève pas au-dessus de la sensation physique ou ne s'adresse qu'au cerveau est condamnée à périr. Et ce sera justice !

Qu'importe qu'elle soit écrite verticalement, horizontalement ou avec ces deux moyens réunis ou avec d'autres moyens nouveaux si on en trouve ! Mais il est nécessaire qu'elle dise bien ce qu'elle veut dire...

Le « *O Vos omnes* » de Vittoria est du contrepoint très scholastique, cela ne l'empêche pas de nous émouvoir jusqu'aux larmes ; le huitième prélude du clavecin bien tempéré est fait d'une simple mélodie accompagnée d'accords qui ne se meuvent presque pas et pourtant que de grandeur et de puissance sont condensées dans cette page !

Le défaut général à tous les milieux musicaux actuels est en résumé de prendre l'accessoire pour le tout, le moyen pour le but. Si les « avancés » ont une tendance trop exclusive au jeu, les autres croient trop au théorème et à l'épure. Les uns sont un peu futiles, les autres dissertent trop. Ce sont tous des virtuoses très aristocratiques et très intéressants d'ailleurs, mais de vrais *virtuoses* de la sonorité ou de la polyodie.

Les premiers se pâment lorsqu'ils ont réussi à faire tenir en équilibre sur une pointe d'aiguille des sons d'habitude brouillés entre eux ; les seconds ont le sentiment du devoir accompli lorsqu'ils sont parvenus (permettez-moi cette inconvenante image) à faire coucher ensemble des thèmes qui n'en avaient aucune envie.

Ce qu'il y a de regrettable c'est que lorsqu'ils entendent une œuvre nouvelle ils ne consentiront pas à l'écouter *passivement* et à s'abandonner à la musique corps et âme ! Non ! ils *n'écouteront* pas la musique, ils la *regarderont* au microscope... Ils lui feront subir un interrogatoire comme à un prévenu et lui appliqueront sans recours un des articles de leur code.

Un mets délicieux ne doit pas trouver grâce devant nous si nous n'en devinons la recette et si le cuisinier n'est pas des nôtres, son plat est *a priori* et définitivement détestable.

C'est le régime du parti-pris et de l'arbitraire. Certains articles dus aux porte-paroles des petites chapelles en question le prouvent amplement et l'un des meilleurs arguments en faveur de notre thèse est cette constatation que presque jamais on ne

voit intervenir, dans les âpres discussions de ces messieurs, le nom de ce grand maître qu'est Gabriel Fauré, musicien si parfaitement clair, si Français, si classique et si traditionnel à travers son originalité savoureuse.

(A Suivre).

SÉVÉRAC

Vies parallèles

des grands Musiciens contemporains

Histoires sans documentation

N.-B. — Les notes de ces articles ont été rédigées pour les lecteurs de l'an 2000, par un professeur de rhétorique du Lycée Clémenceau, comme éclaircissement d'un texte souvent obscur.

I

CAMILLE SAINT-SAENS

A la fin d'*Œdipe-Roi*, la tragédie de Sophocle, le chœur chante qu'on ne doit pas proclamer heureux un homme avant sa mort. Si j'étais rédacteur au *Matin* (1), je citerais ce vers en grec et cela ferait plus d'effet. Mais je ne tiens pas à paraître érudit ; je veux seulement faire observer qu'il est dangereux de raconter l'histoire d'un grand artiste pendant qu'il est encore vivant, car, tant qu'il n'est pas mort, il peut changer d'idées et de style. Rien ne prouve que M. Saint-Saëns, que je montrerai tout à l'heure ennemi de toutes les nouveautés musicales, après avoir passé lui-même autrefois pour un audacieux novateur, ne devienne pas révolutionnaire vers quatre-vingts ans et ne change pas de manière, comme le fit Giuseppe Verdi, qui mourut il y a quelques années, ayant écrit dans sa vieillesse des œuvres tout à fait différentes de celles de son âge mûr. Si bien que l'artiste qui nous occupe pourra peut-être un jour blasphémer le saint nom de Mozart et devenir le disciple glorieux de ce M. Debussy, dont il parle aujourd'hui sans tendresse. Avec les humains on ne sait jamais ce qui peut arriver, tant il est dans leur nature de varier quand on s'y attend le moins et de faire mentir les critiques bornés qui croient aux catégories.

Cependant il n'est guère probable que l'auteur de la *Crampe des Écrivains* (2) change désormais son fusil d'épaule comme le fit un ministre fameux (3) ; de tous les hommes il me paraît le moins susceptible de variations, et c'est pourquoi, mon cher Commandant (4), je commence par lui, sans grande inquiétude, la série de vies parallèles dans laquelle je voudrais fixer, pour notre simple amusement, la figure de quel-

(1) Le *Matin*, journal quotidien célèbre à Paris, au commencement du xx^e siècle. On y imprimait en grec et en gros caractères ce qui ne pouvait s'exprimer décentement en français.

(2) La *Crampe des Écrivains*, comédie de S.-S.

(3) Sans doute un ministre de la guerre.

(4) Probablement le commandant Cozanet, frère du narrateur.